

SANNAT à tire-d'aile Le Poux-La Chaize-Le Clos



Vue générale : Le Clos – Le Poux – La Chaize



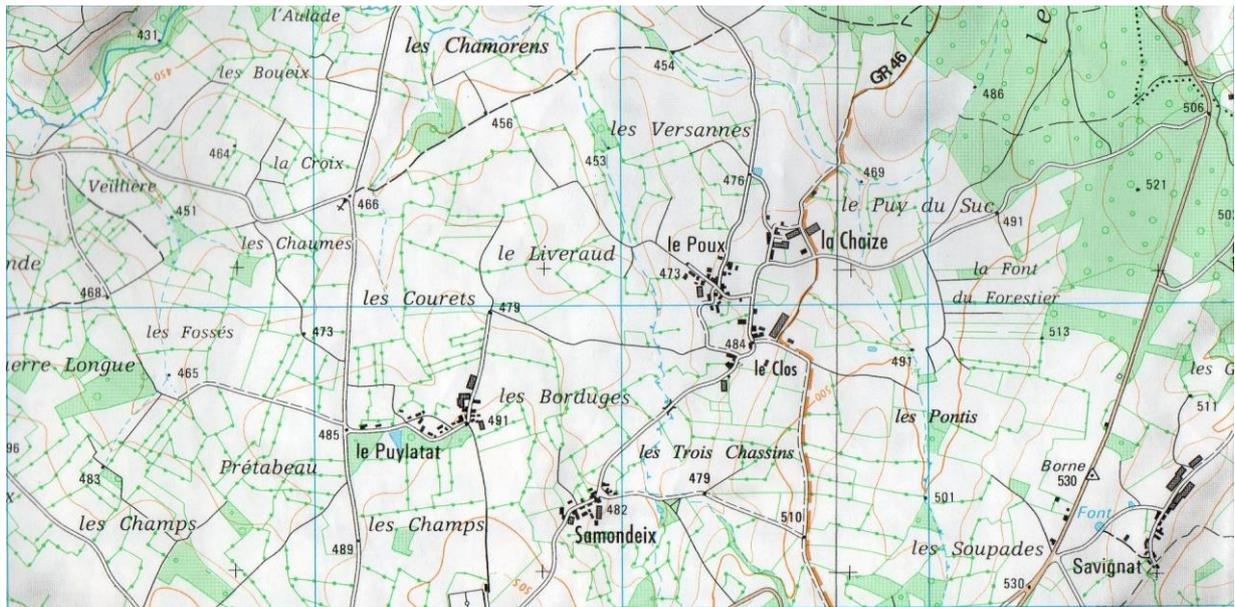
Le Poux



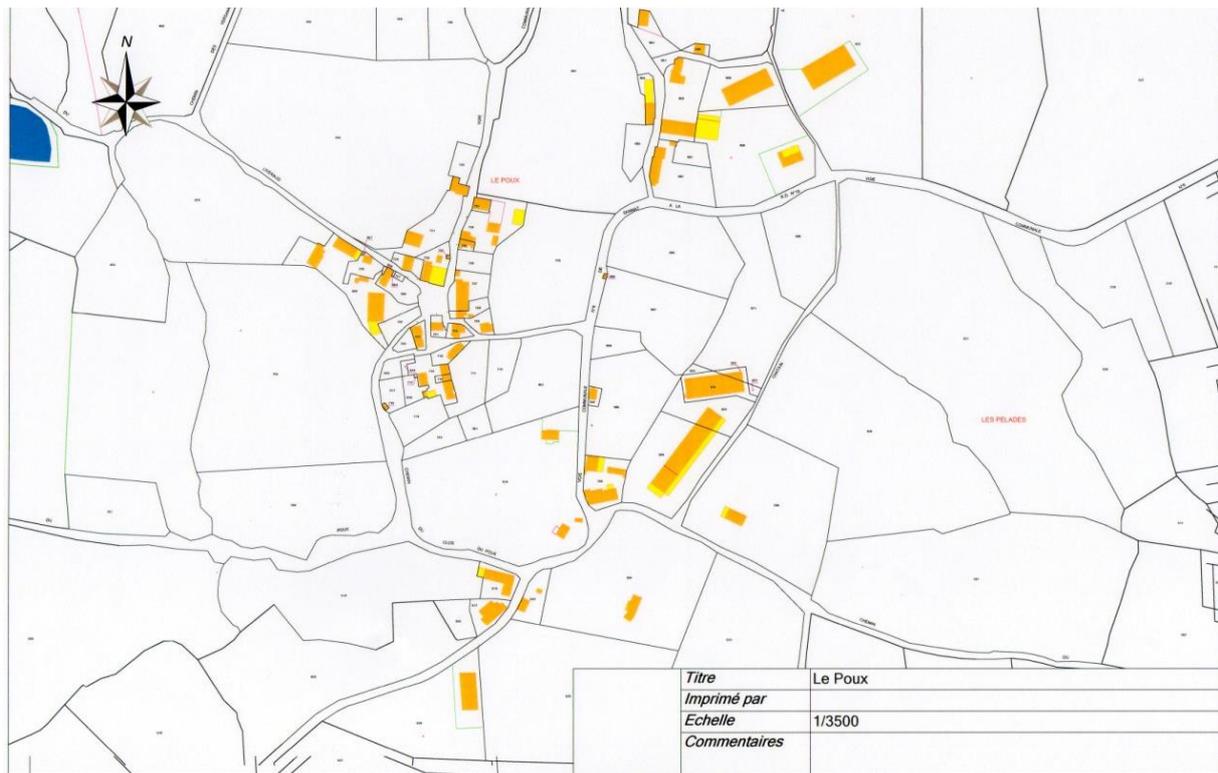
La Chaize (à gauche: *Le Poux*)



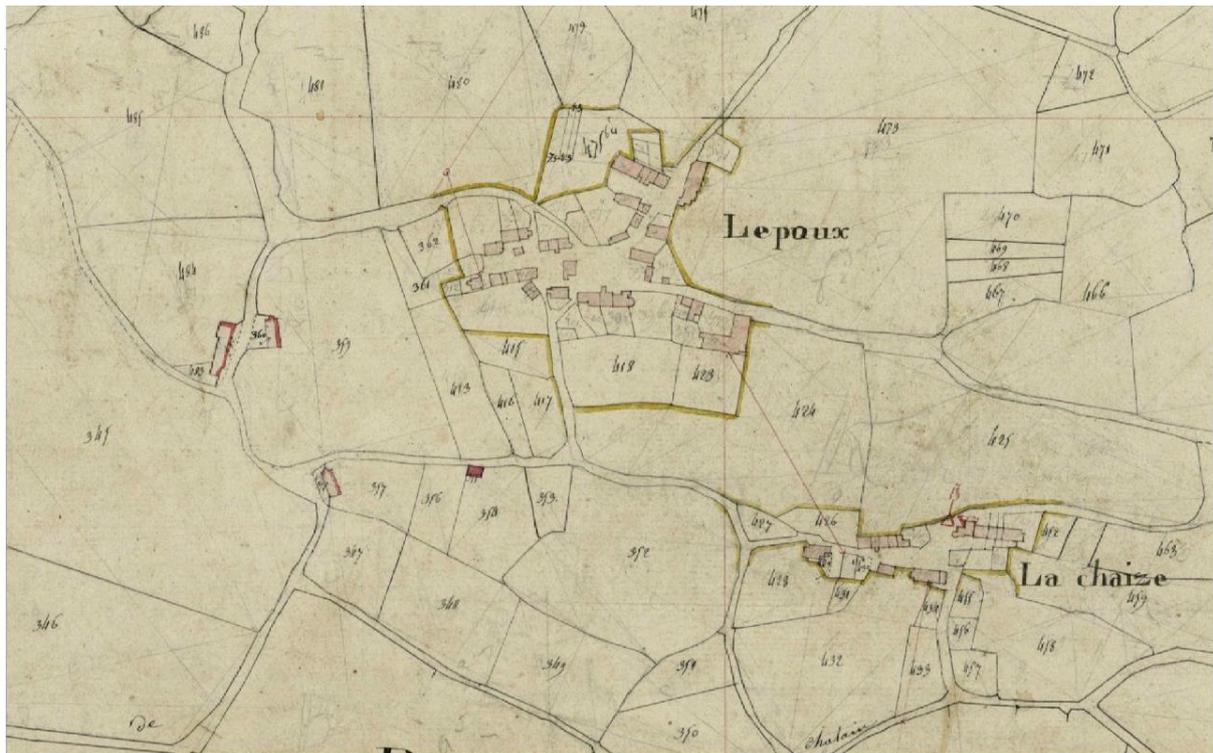
Le Clos



Carte IGN



Cadastre actuel



Cadastre Napoléon 1840

Poursuivant notre rotation dans le sens des aiguilles d'une montre, nous arrivons au-dessus des trois villages du Poux de la Chaize et du Clos. Avant de passer la plume à Denis, fin connaisseur de ces lieux, quelques petites précisions géographiques pour faire le lien entre les documents iconographiques (cartes et photos) et le récit de l'enfant du Poux.

Cartes :

- Le nord sur la carte « Cadastre Napoléonien » est situé à droite. Il faut donc opérer mentalement $\frac{1}{4}$ de tour à contre sens des aiguilles d'une montre. A remarquer que sur cette carte qui date de 1840 Le Clos n'existe pas. Il se réduit aux trois bâtiments situés à gauche sur la carte. (Par contre il est cité au premier recensement dont nous disposons, celui de 1866 avec 15 habitants-mais seulement 4 maisons-, quand la Chaize compte 33 habitants et 7 maisons et le Poux 66 habitants et 13 maisons)
- Sur le cadastre actuel les 3 villages sont situés ainsi : Le Poux à gauche, la Chaize en haut à droite, le Clos en bas à droite.

Photos:

- Sur la photo N°1 on reconnaît nettement la route qui vient du Bourg, en haut de la photo. Elle traverse Samondeix puis le Clos, et après la Chaize elle

part vers le bas de la photo, en direction du carrefour de la Prugne, et d'Evau.

-Sur la photo N°2, les 2 routes qui partent à droite sont celles qui vont vers Chambon (en haut) et Sannat (en bas). Les 2 chemins vont : dans les champs pour celui du haut, et au Puylat pour celui qui part vers la gauche.

-Sur la photo N°3, on distingue la route qui vient de Sannat à gauche, celle qui va vers Chambon en haut à droite, et celle qui conduit à Evau en bas.

-Sur la photo N°4, la route Sannat –Evau par le Clos arrive par le bord supérieur de la photo et repart par le bord droit, dans les deux cas à peu près au milieu du bord de la photo.

Jean-Pierre Buisson

Pour nos 3 hameaux, "gardiens des bois d'Evau" : la Chaize-le Clos-le Poux, groupés en une petite agglomération, mais non jointifs, on peut se poser au moins 2 questions de principe : pourquoi ici ? pourquoi 3 (et non un seul) ?

De bons voisins, mais pas trop près !...

*Sur les photos, Samondeix est souvent présent, à 1 km des 3 hameaux, de même que le Puylat, également à 1 km, à l'Ouest. Ces 2 "villages massifs" se situent au-delà de la Noisette, affluent de la Méouse. Comme si on avait construit l'habitat sur chaque versant des rivières, mais à distance respectueuse. Sur la route, le petit pont sur la Noisette a été submergé en octobre 1960 et les champs riverains ont toujours été assez marécageux (direction Samondeix-Sannat : au lointain, le bourg est visible sur le **cliché N°1 Vue générale des 3 villages**).*

Nos 3 hameaux se trouvent par ailleurs éloignés de leurs voisins du nord: le Montfrialoux / le Tirondet ("frontière" naturelle : la Loïsille, affluent de la Noisette)... Un autre élément a pu jouer dans l'implantation géographique : les bois d'Evau, zone "peu sécurisée" jadis, aussi bien avec les loups, qu'envers les brigands, qui suivaient le "chemin ferré", ses diligences et leur butin (attaque célèbre au XIX^{ème} siècle). Les locaux évitaient sagement cette proximité... La forêt a toujours servi de réservoir pour le bois d'œuvre et de chauffage, et aussi d'atelier à charbon de bois. Ces bois ont même permis, grâce au feuillage, d'alimenter a minima le bétail lors des grandes sécheresses (ex : 1893, 1949).

*La **photo N°3 « La Chaize 1 »** ouvre la perspective vers le nord-est, la Loïsille et les bois. Avant la construction de la petite route vers Chambon, en 1974, le chemin dans cette direction était "infernale" pour les charrois à traction animale. Une des 2 mares au carrefour près de la Chaize a été comblée, à l'arrivée de cette route. Cette construction a également provoqué la disparition de la dernière mesure et de la croix de la Chaize... Ses pierres ont été enfouies dans le "petit creux" comblé... La même mésaventure a failli se produire au débouché nord de la route neuve, pour la croix du Montfrialoux ; heureusement,*

les destructeurs ont été arrêtés à temps par les protestations vigoureuses d'Angèle Rouchon, relayées par son voisin, conseiller municipal, Marcel Danchaud...

Les anciens "creux du Bouche", régulièrement nettoyés par les habitants lors des étés secs, faisaient le bonheur des pêcheurs et...des braconniers, et servaient d'abreuvoir pour les bovins de la Chaize/le Poux, en toutes saisons...Un jour d'après-guerre, lassés du braconnage dans leur mare, les villageois ont installé discrètement un "carrelet" au beau milieu du "grand creux". L'escapade nocturne du pêcheur indu s'est passée à débrouiller ses lignes prises (envartouillées") dans le piège grillagé ! ...Au coassement bruyant des grenouilles dérangées...

Un chemin, très ombragé et humide, a également disparu dans les années 60, "au-dessous" de la Chaize, englobé dans le grand pré actuel : il reliait la maison Andrieux, située au bord du GR, au sommet de la "côte des thermes" - toujours la petite route... L'arrachage à la pelleteuse, spectaculaire pour l'époque, d'une bonne trentaine de grands chênes, avait fait accourir les gens du voisinage.

Côtés nord et est, c'est le "vide habital" : encore les bois d'Evaux d'une part et la colline des Pontys d'autre part, laquelle nous sépare de Savignat / le Masroudier / les Fayes. Il est probable qu'un ancien village, voire un bourg, ait existé dans les siècles passés, sur l'axe sud-est : Samondeix/le Clos/la Gasne des Fayes : on y trouve encore, non loin de la départementale Sannat-Evaux, une parcelle appelée "le champ de l'église", et à une centaine de mètres de là, un certain "pré des os" !... Cette hypothèse d'ancien bourg serait cohérente avec l'antique voie romaine, oubliée par les siècles, dont attestent quelques tumuli, au-dessus du Clos-le Plassin, et dans les bois d'Evaux (tracé de l'actuel GR...)

Pourquoi ici ?... Histoires d'eau ...

L'étymologie du "Poux" (pas de pluriel), en **occitan Lo Potz**, signifie : le Puits. Car de l'eau, le Poux en est richement doté ...Sans compter les puits, ou points d'eau dans les champs : ainsi mon père, le sourcier-agriculteur-multi-manuel, Lucien Nicolas, a découvert un peu partout des sources bien utiles, et creusé un puits dans chacun de ses champs...

Le Clos, contrairement à la Chaize, était également bien pourvu en eau : j'ai souvent entendu vanter les mérites du puits de Jean Chassagne.

Sur le seul cliché "**le Poux**" (**Photo N°2**), on pourrait compter exactement 10 puits dans le hameau, soit plus d'un par maison actuelle... Et sans doute, d'autres ont-ils été comblés par les ans et les disparitions des maisons...Parmi les habitations du XIX ème siècle, plusieurs sont devenues des "boulangeries", où l'on range maintenant divers outils ; la cheminée qui en émerge, et souvent, le four à pain, témoignent encore de la vie que ces vieux murs abritaient. Ces anciennes demeures, qui comportaient souvent un fenil ("chambres") au-dessus des pièces à vivre, ont connu provisoirement une seconde vie, au moment

de la débâcle du printemps 1940 : on y a hébergé de nombreux réfugiés de la guerre ; certains ont fondé là une nouvelle famille (ex: Henri Grange).

A la Chaize, qui compte de nos jours, 2 habitations -dont une neuve, les 33 résidents du milieu du XIX ème siècle vivaient dans 7 maisons ! Les familles, Rigaud, Mangolf, Vignerresse, Marchand, Maillerand, Descout ; ces derniers ayant acquis puis regroupé toutes les terres du voisinage, pour former un "grand domaine " en métayage, d'une bonne cinquantaine d'ha, dès la fin du 19 ème siècle.

Certains champs ont gardé le nom de l'ancienne famille qui les possédait : je suis allé garder les vaches à "la Mangolf", ou faire la moisson à "Vignerresse"... L'ancienne maison Rigaud à la Chaize est encore habitée aujourd'hui : rénovée par la famille Malterre, elle a été celle du charron-forgeron-scieur-batteur, Raymond Aubert. Les autres masures ont disparu, ou servent d'entrepôt ex : ancienne maison des métayers.

Un septième foyer enfin, vivait jadis à la Chaize : les Barbier. Les pierres de leur vieille maison ont servi à construire notre grange des Jouanique-Debord au Poux, dans les années 30 (plein centre du hameau, visible sur la photo [N°2](#)).

La plupart des habitants de la Chaize, dépourvus de sources, venaient tirer l'eau à l'excellent puits du Père Bory, situé à mi-chemin entre le Poux et la Chaize...J'ai bu de cette eau durant mon enfance, amenée par canalisation souterraine privée, avant l'adduction d'eau de la Rozeille en 1973. A ce moment-là, quelques foyers, sûrs de leur fait quant à l'eau, ont refusé le branchement Rozeille...

De l'eau, des arbres ...quelques cailloux aussi !..

C'était une civilisation de la pierre : communément aux 3 hameaux, la plupart des foyers comptaient autrefois un, 2, voire 3 maçons de la Creuse : les petites fermes de moins de 6 ou 7 ha ne pouvaient nourrir une famille nombreuse. Et les sols ici, sont nettement moins fertiles que ceux "du bas de la commune !"

Les photos ont été prises durant l'été 2015, en période sèche : l'herbe y est "brûlée" partout. Le parcellaire agricole a énormément évolué en 1/2 siècle : de 0,3-0,5 ha dans les années 50, les champs ont bondi à 4 ou 5 ha, voire davantage maintenant, mécanisation et taille des exploitations obligent ! C'est un rapport de un à 10, voire 20 !... La physionomie des haies vives a bien changé aussi, grâce aux broyeurs, elles sont maintenues à 1 mètre de hauteur, quand elles étaient taillées autrefois manuellement, tous les 4 à 7 ans, au gré des assolements du champ...Malgré l'ère des tronçonneuses, on voit qu'il nous reste encore des chênes et des frênes autour des parcelles. Ceci est réconfortant, par rapport à d'autres régions d'élevage, où les remembrements ont mutilé les paysages et offert de grands couloirs à tous les vents. Nos grands troupeaux, bien visibles du ciel, de Charolaises allaitantes, ont besoin de livraisons quotidiennes d'eau, en grande quantité. Eau qui peut être encore pompée à

l'excellente fontaine très fraîche, sous le Clos/le Poux, laquelle a abreuvé des générations d'humains : les puits, peu à peu, servant plutôt pour le bétail.

Une autre source, réputée inépuisable, alimente dans ce même périmètre, le "creux de Fontarle" : elle n'a pas failli aux besoins des bovins, ni en 1893, ni en 1949 ! Ce "creux" (caché sous les arbres) a été le lieu des "bujades" (lessives) pendant des générations... Justement, lors des sécheresses, des femmes d'autres villages (Ballet du Puylatat en 1949), venaient laver leur linge à Fontarle ! La dernière bujade (celle de ma mère Fernande Debord, qui nous conte avec bonté tous ses souvenirs), a eu lieu en 1983 seulement... c'était hier !

D'un autre côté, la pierre est un élément naturel essentiel, qui a pu convaincre les anciens de s'installer ici. Nos 3 hameaux sont entourés de collines où le granit abonde. Même les champs ont fourni leur lot de pierres, arrachées au fil des siècles à la terre arable, à grand renfort de main d'œuvre ! Celles-ci étaient soit, érigées en quelques murets (ex : les Versannes, les Pontys), soit destinées à réparer les chemins creux, ou encore, à empierrer complètement notre village et ses accès, boueux à souhait jusqu'au début des années 60...

La charrière ...

Dans l'histoire récente, le Poux (cf. photo 2) a toujours été le plus peuplé de nos trois hameaux, même si aujourd'hui, le Clos a repris l'avantage... Le Poux disposait sur un rocher d'un "mini-centre bourg" : la "charrière", clairière bien visible entre les bâtiments. Cette place comportait, jusqu'en 1974, une croix centrale et aussi divers encombrements de machines, fumiers, tas de bois, etc... La croix, déplacée et réparée, trône désormais à l'entrée du hameau. Plus bas vers l'ouest (à droite en direction de l'étang, bien visible), existait une vieille maison Lothe, détruite par un incendie durant la fenaison de 1861, déclenché par la foudre. La grand-mère et un bébé de un an ont eu juste le temps de s'enfuir, jusqu'au Puylatat chez Glomaud (future maison Ballet)...

Le Clos : (cf. photo 4)

Au 19^{ème} siècle (1866), on comptait 66 habitants au Poux, 33 à la Chaize, et seulement 15 au Clos. Ce dernier hameau a vraisemblablement "toujours" été composé des 4 foyers qu'il comptait encore jusqu'à la fin du XX^{ème} siècle, 2 maisons face à face en haut de la petite route, puis 2 autres plus bas, en direction de Samondeix, village-sésame vers notre capitale : le bourg de Sannat. Au Clos, une seule vieille maison de notre enfance a disparu, qui surplombait le virage du Clos, détruite un 15 août dans les années 90 : celle des Dumery ("le Grand Robert", dont la famille sortait de Reterre). Dans cette demeure, vivait au XIX^{ème} siècle, "la Fournière", qui cheminait avec ses vaches en récitant son chapelet. Son frère Fournier avait participé au siège de Sébastopol en 1855, au début de règne de Napoléon III... Il contait aux voisins cette fameuse expédition et affirmait "avoir touché le soleil avec ses mains" !... La maison Dumery a été

reconstruite par ses héritiers. Une autre maison neuve de cette même famille, fait désormais la jonction le Poux/le Clos (près du grand chêne). Sur les photos, le Clos concentre les plus grands bâtiments agricoles d'élevage moderne, avec panneaux photovoltaïques, non loin de la "vieille maison de Belgique", au bord de la route.

Encore une énigme pour l'Histoire !

Autant ce survol de notre "agglomération" nous autorise des constats et hypothèses crédibles sur le "pourquoi ici ?", autant la question du : "pourquoi 3 hameaux ?", au lieu d'un seul village groupé, hantera encore nos successeurs passionnés d'histoire !...

Les rivalités familiales, suite aux partages et aux droits d'aînesse, ont sévi ailleurs et n'expliquent pas un habitat dispersé...ou bien, on chercherait un exil plus éloigné de ses rivaux !?...

En tout cas, cet éparpillement de l'habitat correspondait aussi à une dispersion des champs pour chaque famille : on passait beaucoup de temps sur des chemins cahoteux, avec les troupeaux et les charrois. Pour autant, les tentatives sensées et répétées, pour faire des échanges amiables entre propriétaires, et réorganiser ainsi le parcellaire, se sont toujours heurtées à une farouche résistance des anciens, héritiers de la mémoire familiale des propriétés. De ce fait, ni partages, ni remembrement dans nos villages ; il faudra attendre la toute fin du XXème siècle pour que le second raz de marée mécanique regroupe d'office les parcelles, desservies par les grands chemins actuels...

Denis Nicolas.

L'article pages suivantes, également rédigé par Denis Nicolas, est extrait de notre livre N°1 paru en 2015.

Georges, le Grand, la Baronne et les autres :

**Un petit bout de chemin au Poux...En passant par Le Clos et
La Chaize Dans l'immédiat après-guerre...**

Par Denis Nicolas

Sur cette photo, mariage de Fernande Debord et Lucien Nicolas le 25 septembre 1951, de nombreuses personnes citées dans les pages suivantes :

Lucien, Marcelle, Fernand, Lucie, Fernande Barret (et Jean-Claude, enfant, près de la mariée), Germaine Parry, Yvette et Georges Couturier (jeunes mariés de Samondeix), Edith et Henri Grange, Marcel Bonneau, Richard Aubert, René et Marcel Nicolas (frères du marié), Milou Chirade offrant un verre à Alfred Moyer, Suzanne Bonnefond



(jeune tante de la mariée) Henri Debord et "la Sandrine, parents de la mariée, Germaine Nicolas (mère du marié, dite "la Marraine"), qui est en deuil, Alice et Cyprien Vincendon...en haut à droite : le curé Pierre Verrier, animateur de sa troupe de théâtre entre 1948 et 61. Manquent sur cette photo : le "Grand Robert Dumery" et les cuisinières, sa tante Marie Dumery et aussi Louise Moyer-Jouanique, Marthe Aubert-Chassagne..



*Ma mère me dit : tu ne te souviens pas, yayo dô yayô sù lô muû d'lâ grinjâ ! **

Par chance, je n'ai pas été, comme elle et les enfants de sa génération, privé en quelques années, de Patois à l'Ecole Publique ! Le maître d'école de Sannat, Monsieur Cruchant, chaussé de sabots dans les années 30, poursuivait même dans la cour de récréation, les garçons et filles qui avaient l'inconscience de converser entre eux... en Patois ! Les malheureux étaient punis...

La liberté d'expression, oui, mais en Français ! Délit de Patois ne passera pas !

L'école laïque, républicaine, égalitaire y veillait...

Ma mère donc -vous ne m'en voudrez pas de l'appeler affectueusement "la Baronne"-, née au Poux en 1927, me parle des "yayo" qui servaient de bardage aux murs de certains bâtiments, encore jusqu'en 45-50...

Après cela, le béton, la pierre et la tôle ondulée, se sont imposés partout ! Le précieux "yayo" étant évidemment intraduisible dans notre beau Français moderne : quelque chose comme "glaïeuls" en théorie... Bref : d'immenses roseaux que l'on allait quérir jusqu'à l'Etang des Landes, et qui protégeaient machines et récoltes engrangées, du vent et de la pluie oblique. Le transport de cet antique matériau se faisait bien sûr, en carrioles à foin, tirées par des boeufs ou des vaches, selon la richesse du paysan... Ces carrioles, adaptées aux chevaux, servaient encore dans les années 50 et 60. Au moment des foins, on leur fixait, comme ridelles latérales, des "pôkoù", sorte de pieux dressés, terminés en pointe, pour tenir le foin, en vrac sur la "voiture ». Celle-ci avançait entre deux "barges", andainées par le fameux râteau-faneur Mc Cormick.

En Juillet : du foin et un déménagement nocturne au Poux...

Encore fallait-il savoir "chôcher" le foin sur la voiture, chargé par les hommes armés de fourches à longues piques, et "banne" centrale recourbée ... Ah, le parfum du foin !

Une carriole pouvait aussi servir de... camion de déménagement ! Ma mère se souvient que vers Juillet 55, au beau milieu d'une nuit de pleine lune... Mes parents ont été réveillés par un voisin, les suppliant de l'aider pour son déménagement urgent et nocturne ! Ses plumes et ses frusques ayant été jetées hors de chez lui, en épilogue d'un différend familial... Mon père a dû atteler le Bijou à sa carriole, embarquer les quelques casseroles, lits, draps, matelas, armoire enfin, puis emmener tout ce beau monde à 500 mètres de là ; notre truculent voisin et ami "évanlé entre les pôkou, au milieu de ses plumes, "banichant et mourgounant", en Patois ! "Oh mâ no " !

Le passage de ce cortège aux sabots et aux roues ferrés, sous nos fenêtres au clair de lune, a laissé à ma mère un fou-rire amusé et inaltérable ! Il y a prescription depuis belle lurette, et la scène, autant que ses acteurs forcés, font de beaux souvenirs de campagne, sans méchanceté...

Comme elle le dit joliment : on ne pleurait pas tous les jours en ce temps-là ! D'ailleurs un néo-Parisien de nos connaissances n'a t-il pas eu ce mot : "vous savez, un bon enterrement dans nos campagnes vaut bien un furtif mariage en ville !»

* *souvenirs et anecdotes : Fernande Debord-Nicolas*

Via Appia et mousson humide...

L'épicentre du Poux, depuis des siècles, était jusqu'en 1962, "la charrière", avec son rocher de pierre rouge, sa croix centrale, son vieux tilleul...et son inévitable tas de fumier trônant en bonne place, en l'occurrence, celui de mon père, Lucien.

Pas de fosse à purin à l'époque !...

Jusqu'en 62, le Poux était un cul de sac, accessible mais très boueux : la "route de Sannat", située à 100 m de notre hameau était empierrée, mais pas encore goudronnée, garnie de nids de poule ! Rendez-vous compte : le goudronnage coûtait entre un et deux millions du kilomètre, selon le substrat à empierrer ... Un million d'anciens francs, soit 10 000 NF d'après 1960, soit environ 1500 € !...

Bon, d'accord, y-a eu un peu d'inflation depuis !...

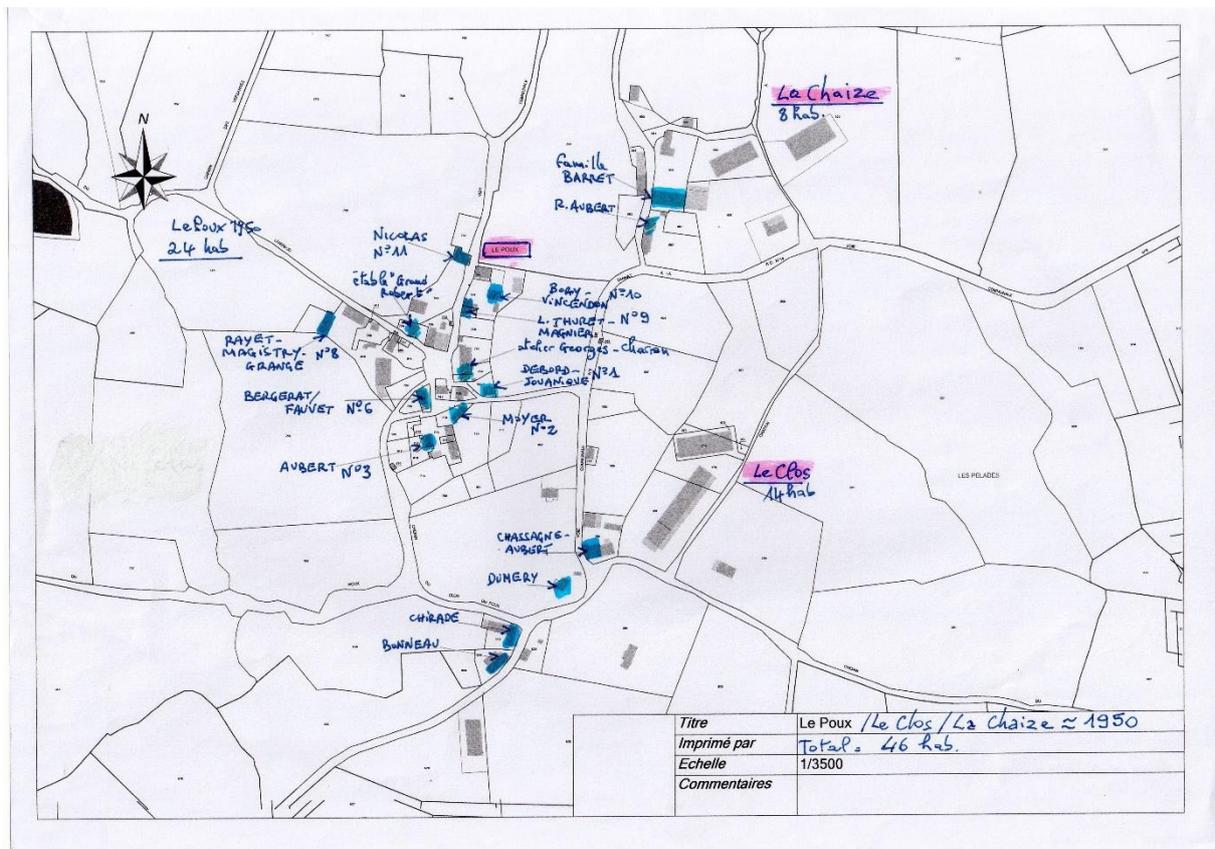
L'été, pour courir les chemins avec nos sabots, ça allait, mais pour la mousson humide, et pas seulement en octobre 1960, le terme de "cloaque" n'était pas usurpé !

De la boue, de la boue, et, en été pour changer : des rochers, des cailloux... La petite route qui mène aujourd'hui au Montfrialoux, puis à Chambon-sur-Voueize n'est pas arrivée là par miracle : seulement en 1974...Autrefois, c'était le pire des chemins ; ce qui prend trois minutes à nos tracteurs modernes, prenait trois quarts d'heure, voire davantage, à une paire de paisibles vaches tirant leur tombereau !

Au Poux, au moins, on ne manquait jamais...d'eau : l'étymologie du nom semble provenir du Patois "peu", c'est-à dire puits, comme pour tous les villages dénommés : les Peux, les Puits, les Poux, et au singulier, le Poux et non le Pou !

D'ailleurs, des "singuliers", au Poux, on en a connu pas mal, originaux et attachants...

Notre chemin d'accès jusqu'à la "route" de Sannat, est devenu route grâce à un lourd labeur de tous les paysans du coin au printemps 65, las de patauger tout l'hiver. Sans machine aucune, armés de pelles, pics, pioches, masses, tombereaux, pour empierrier le dessous et surélever le chemin, enfin bordé de vrais fossés. Une quinzaine de bonshommes des jours durant, avec les premiers tracteurs...Au passage, destruction du muret et de notre poulailler des "Versannes", pour empierrier le chemin tout neuf.



Vous entrez donc dans notre hameau par cette voie triomphale, notre Via Appia à nous. Le regretté Gérard a planté là, fin 2014 un beau panneau : "le Poux"...

Ma "Baronne" siège au N° 1, facile ! ... Elle est née, en 1927, dans la maison voisine.

Dans les années 40-50, vivaient là son brave père, Henri Debord, le père de celui-ci, "l'Antoine", célèbre par ses pieds plats...qu'il lavait régulièrement, ce qui peut faire sourire mais n'était pas si fréquent ! Pour faire son pansage et nettoyer son "écurie", mon aïeul attachait plus haut le bas de ses pantalons, par des ficelles de lieuse bien entendu ! Un homme propre donc, courageux et avisé, qui avait déménagé sa famille d'éternels métayers, de Viersat à la Chaize, puis au Poux, épousant une Jouannique, authentique famille du pays !...

Régnant sur cette maisonnée Debord au N°1 : ma grand-mère "olympique", dite "le Freu", en Français, la Sandrine Bonnefond-Debord, tyran domestique au grand cœur, une immigrée (déjà !) de Lussat qui, entre autres mérites a eu celui de m'apprendre le Patois, aidée par "la Mariande", notre voisine d'en bas.

Notre ascendance maternelle est une famille de paysans-maçons, les Jouanique. Au tournant du 20ème siècle, cette famille de 9 personnes au moins s'entassait dans une petite maison au centre du village, devenue plus tard notre "boulangerie", où je stocke maintenant nos légumes et outils... Grâce aux recherches de A.Dupas, et aux archives, je sais que mon lointain ancêtre Louis Jouanique, sujet du roi Soleil, vivait déjà là...Peut-on imaginer aujourd'hui une telle promiscuité des générations, au moins jusqu'en 1900, avec six enfants en un tel réduit ?...

Mais je m'égare : notre chef, il a dit les zhabitants du "milieu du XXème siècle !"...

Les Parisiens, ça s'en va et ça revient !...

Passons au N° 2 actuel, la maison des Moyer, autrefois, celle des Velut. Là, vivait un couple ex-Parisiens (déjà !), revenus au pays après-guerre, ayant vendu leur boulangerie des beaux quartiers de la capitale. Alfred et Louise Moyer, une autre descendante des Jouanique, que j'appelais donc "la cousine". Ils élevaient quelques chèvres pour arrondir leur retraite et de temps en temps, je regardais Alfred scier son bois, sur une chèvre d'ailleurs ! Brave et joyeux drille, lunettes épaisses car, atteint de la cataracte...Au grand dam de sa Louise-matronne, il lui arrivait, au soir des batteuses, d'entonner la messe en latin avec "le Piô", Pierre Descout, personnage mémorable, ancien d'Indochine, qui habitait à l'époque la maison en contrebas du village, chez les Aubert (au N° 3), demeure joliment rénovée maintenant par le jeune couple Stéphanie Aubert/ Sébastien Monteil.

Louise était la descendante des propriétaires historiques de cette maison, que l'on contournait jadis pour aller au moins une fois par jour chercher l'eau potable à la Fontaine, avec deux seaux en fer galvanisé, accrochés à un "jus" sur les épaules.

Dans le temps donc (*dei l'tin*, comme me disait "la Mariande"), habitaient chez elle son Marien Aubert de mari et ses deux fils, Raymond qui s'en irait... enfin le plus tard possible, dans son chez lui, à la Chaize et Richard, qui venait juste d'épouser Marthe Chassagne, du Clos. Marien/Mariande avaient gentiment offert leur chambre au jeune couple; en attendant que la maison Chassagne du Clos soit « arrangée », c'est à dire agrandie pour les loger... Les parents dormaient jusqu'en 1950 dans leur cuisine du Poux. Cette Mariande qui a enchanté et bercé de Patois mes jeunes années était assez "olé-olé" ; contrairement aux us du pays, elle se levait tard, tirait son bois "en *pelissou*", avant d'allumer son fourneau pour faire le café -pas de gazinière à l'époque ! Puis elle "courait" les maisons pour "causer", apostrophant ses voisines d'un "*eh beu, ma vieillo, koou vei tû ?*" Enfin, elle revenait assez tard "faire son diner". Traduisez : cuisiner le repas de midi -enfin une heure (et non "13 h"), car le soir, on « soupait » et

le midi, on « dînait » ! Mariande était une femme avisée (« *la zayo d'lavizatioun !* »), et active le soir (donc : l'après-midi).

Au total donc, après-guerre, cette maison du bas du village comptait environ cinq habitants.

Le bas du village, passage obligé et quotidien vers la Fontaine et Fontarle.

Vous avez noté, en passant devant le N° 4 actuel, chez Lucie Magner, de trois mois plus jeune que sa voisine et amie de toujours, ma mère Fernande, que l'endroit était inoccupé depuis l'avant-guerre. Cette "maison de la Glômôte", sera achetée par Georges, un peu avant son mariage en 55 avec Lucie...

Cet homme était comme un second père de bonté pour moi...

Madame Glomot en 1950 était propriétaire de cette maison, et de notre propre exploitation familiale des Debord-Jouanique. Mes ancêtres n'avaient que 9 ha en propriété. Au prix d'un énorme effort, vente de bois et de bétail, le jeune couple de mes parents Nicolas-Debord put acheter en 1954. Et pourtant, les affaires n'allaient pas bien pour le monde agricole (la "cocote", fièvre aphteuse de 1936, a laissé des traces dans les élevages) ! Une autre séquence "cocote" surviendra en 1952... Tous les veaux ont "crevé" - on dirait maintenant : "sont morts".

Toujours dans le "bas du Poux", (actuel N° 6), on trouvait après-guerre, Baptiste Bergerat, veuf d'Antoinette Aubert : comme dit "la Baronne", en ce temps-là, il y avait une "emmanche enragée" dans les familles du village ! Tous cousins !

Baptiste, qui décéda en 1945, avait 2 vaches et 3 ha. Pour compléter, il allait "en journée" chez les Fauvet, à Samondeix, voilà un "exil" qui nous rapproche d'autres familles du village d'à côté ! Le fils de Baptiste, Marcel était mort jeune en 1917, de l'appendicite. N'ayant pas de descendance, Baptiste donna en héritage sa maison aux Fauvet. Le père Jean y vécut à la fin des années 40. Plus tard, vers 1960, ses enfants Montluçonnais en feront une maison de vacances.

Descendons au N° 8, tout au bas du village vivait la famille Rayet, puis Magistry, grand-père de Georges Grange. Ferme assez importante après-guerre, avec 4 beaux boeufs, conduits par "Médé" Magistry (Amédée), gendre de la famille. Une bonne douzaine de vaches et une bonne journée de batteuse ! Pour la petite histoire, je participerai à la dernière batteuse du coin, chez eux en 1969. Quelques semaines après le mariage Simone/Georges, lequel a eu lieu au moment d'Apollo XI, Neil Armstrong, etc...

Je parie que nos Terriens sur la lune n'ont rien su de cette journée de batteuse au Poux !... Mais que savent-ils, là haut ?

Henri Grange, arrivé de l'Aisne, zone envahie en 1940, se réfugia au Poux. Il épousa en 1942 Edith Magistry, puis ils partirent vivre à Sannat, où ils fournirent en lait les Sannatois -déjà le concept de vente directe ! Le père "Médée" mourut au printemps

53. Revenant de "jeter l'eau bénite" à son vieux copain, mon grand-père Henri eut ce mot : "le prochain, ce sera moi !"

Henri Debord mourra quelques semaines plus tard, en juillet 53 ; j'avais tout juste un an...

Lucie Rayet-Magistry, mère d'Edith rejoignit ses enfants à Sannat. La dernière vieille tante de la famille, Marie, dite "la Rentière » venait de décéder, elle qui suivait par tous les temps ses vaches en boitillant... La grand-mère Marie Simonet-Rayet disparut elle aussi...

Dans un premier temps, vivait dans cette ferme, Petar Marcic, dit "Piâr», ouvrier agricole d'origine Croate (enfin "yougoslave" sous Tito).

Méandres de la "grande Histoire" !

Il me semble que Jean Noël était déjà parti vivre à Sannat, près de ses patrons. Il fit toujours partie de la famille Grange...

Le couple infernal et attendrissant Henri/Piâr nous vaut de beaux souvenirs !...

A cette époque, on charriait souvent des buissons sur les carrioles, pour "boucher les haies". Il y avait les modernistes, adeptes du barbelé facile, et les tenants du buisson naturel entrelacé dans des pieux en bois...

Henri avait un Tracteur Mc Cormick- Farmall... D'ailleurs, je disais "le tracteur de Piâr", habituel conducteur de l'engin, à l'embrayage douteux... Henri "emplilait la voiture de boueissou", chargés à la fourche par l'inévitable Piâr. Celui-ci montait sur le tracteur pour avancer plus loin... Assez souvent, le rebelle embrayage échappait au fougueux Piâr et Henri, de short en jean vêtu, se retrouvait le derrière dans les buissons noirs. Comme on le sait, les buissons noirs sont les meilleurs pour boucher une haie ! Henri avait beau crier de douleur et enguirlander son brave Piâr, rien n'y faisait et on continuait ainsi...

Vaille que vaille...Y fallait bien boucher les haies, mon bon monsieur !

On remonte vers le haut ! Puisque l'on vient du bas...(nous, Creusois sommes gens pétris de bon sens et... de pléonasmes !)

Par un petit chemin diagonal, aujourd'hui embroussaillé, vous alliez vers le haut de notre hameau, au N° 11, à la ferme Lotte-Ducourtial, marchands de vin à Sannat et gros propriétaires terriens au Poux et à la Chaize. Ma famille a presque toujours eu des rapports de métayage, puis de fermage avec eux.

Cette ferme a été exploitée par Jean Fauvet, de 1926 à 1940, père de Fernand Fauvet et sa soeur Denise, future Madame Louis Vincendon de Samondeix.

Puis mon grand-grand-oncle, Jean Debord sera un éphémère métayer, sur ces 36 ha de 1940 à 1945.

Enfin arrivèrent, à la fin de la guerre, mon grand-père Eugène Nicolas, sa femme Germaine (ma marraine), et leurs 3 fils, nés en sud Berry, entre 1928 et 1932 : René, seul de cette fratrie encore vivant, à Savignat, puis Lucien, mon père, et enfin Marcel, le mécano de la famille ; qui ira s'installer près de Saint-Gaudens (Haute-Garonne) en 1961. Les cinq Nicolas, entre eux, parlaient le Patois berrichon (de langue d'Oïl, très différent du nôtre)... En 1951, mon grand-père Eugène, se tua au Poux, tombant d'une échelle. Pour mémoire, son propre père, mon aïeul Jules, le patriarche berrichon de l'Indre, avait déjà succombé dans un accident du travail en 1909.

Là-bas, Jules le Téméraire avait tenté de lier une vache et un taureau pour les mener à la foire... Les deux animaux n'étaient, semble-t-il pas d'accord ! Sur la forme du joug ?... On ne le saura jamais ?!...Le rebelle taureau a encorné et tué Jules Nicolas ...

Je descends d'une lignée à risques, d'autant que mon père, multi-actif et si habile, au cours de sa vie inventive et intrépide, ira d'accident en accident !

Quelques mois après la mort d'Eugène, mes parents Fernande/Lucien convolèrent le 25 septembre 51...Germaine en deuil et en noir sur la photo. Si vous comptez bien, je suis né (aîné d'une fratrie de 5 enfants, en 6 ans et demi !)... Exactement 9 mois et 12 jours après le mariage de nos parents ! Le baby-boom, qu'y disaient !

Pour revenir à...nos moutons, la maison Nicolas -aujourd'hui hollandaise (N° 11), comptait 3 habitants dans les années 50 ("la Marraine" et mes 2 oncles non encore mariés). Au décès de Germaine, mon père exploitera la ferme Lotte, aidé de son frère René, jusqu'à l'arrivée des descendants Noizat dans les années 60, qui vont cumuler les exploitations du Poux et de la Chaize, celle-ci tenue en métayage jusqu'ici par la grande famille Barret (voir plus loin : § la Chaize)

"Le diable te brûle !"

Toujours dans le haut du village du Poux à droite en sortant, cette maison haute, le N° 10, achetée récemment par Carole Grange, c'étaient les Bory...en fait : THE Père Bory et les autres ! Dont l'expression favorite en Patois était "diâb' te brûl' !"

Bonhomme d'anthologie, né en 1869 sous le Second Empire, ce Louis Bory, toujours surmonté d'un chapeau de feutre noir, vivra jusqu'à 99 ans et demi ! Ami "du Louis D'lage", célèbre secrétaire de mairie à Sannat... J'ai toujours eu une respectueuse tendresse pour ces ancêtres qui ont traversé et marqué leur siècle !

Paix à la mémoire de ce cher Louis B, mais il n'était pas un "client facile" ! Il veillait à tous les détails de la vie du village, et plus encore aux droits d'eau, profondeur de tel fossé, proximité du voisinage, branchages indûment taillés, etc... Ombrageux, ne se laissant pas monter sur les pieds ! Assez coutumier des relations avec "le juge de paix d'Evaux ", où il ira d'ailleurs toujours à pied, en une heure et demie !

Sa fille Alice avait épousé Cyprien Vincendon, brave homme s'il en fut, qui suivait ses 4 vaches et devisait gaîment avec les hommes du village... un bon vivant égaré dans la rudesse du paysage ! Sa jument noire, "Violette" était aussi calme que lui...

Lors du mariage d'Elina, fille unique de Alice/Cyprien, en 1944, avec Paul Glomeau de Bellevue-Tardes, les convives s'embrassaient tous en fin de repas ... on supplia le Père Bory d'embrasser son gendre Cyprien : Louis s'exécuta mais, selon ma mère "en rroulant des yeux !"

Dans cette maison durant les années 50 donc : 3 habitants au Poux, Alice entre ses deux hommes de père et de mari...Il y eut quelques moments... effervescents !

Là-haut, au N° 9, y avait aussi la Louise ! Louise Thuret, épouse Magner, belle-mère de notre Lucie voisine. "La Louise" habitait une petite maison basse, avec alcôve dans un coin de sa cuisine. Brave femme qui élevait une vache, "la bruno", et une bourrique. Cette dernière et un petit tombereau lui servaient dans les années 40-50 à livrer son charbon de bois à Evaux. Elle le fabriquait dans le bois voisin, en rajoutant de la terre pour contenir la combustion. Il fallait "laisser bougner" le tas, ce qui nous rappelle les charbougner, devenus à Paris : "charbougner", puis "bougner"...

Louise tricotait beaucoup, surtout des "mites" et des chaussettes. Un voisin qui devait lui bêcher son jardin, ayant laissé un vilain chantier à moitié fini, n'a eu droit qu'à ... une seule chaussette !

J'entends encore les exclamations de Louise : "kei guechissant" ! (C'est fatigant) ...Elle avait un fils unique, Georges Magner, qui épousa donc, Lucie Barret de la Chaize.

Georges était rentré de captivité en Allemagne en 1945, comme 3 autres de ses copains d'ici : Maurice Chirade, Richard Aubert et Robert Dumery (dit "le Grand"), tous du Clos.

Quand ces quatre-là se voyaient, inéluctablement, en Patois, ils évoquaient leurs souvenirs de prisonniers, comparant les situations presque acceptables des deux affectés dans les fermes bavaroises et des autres, travailleurs forcés en usine et détenus dans les stalags...

Moi, dans l'étable, je buvais leurs paroles en Patois, et aussi le lait qui venait juste d'être "ajouté" par ma mère...

Elle vient de sermonner sa vache banarde, la traitant de "vieux toupie !

Modestie et minutie...

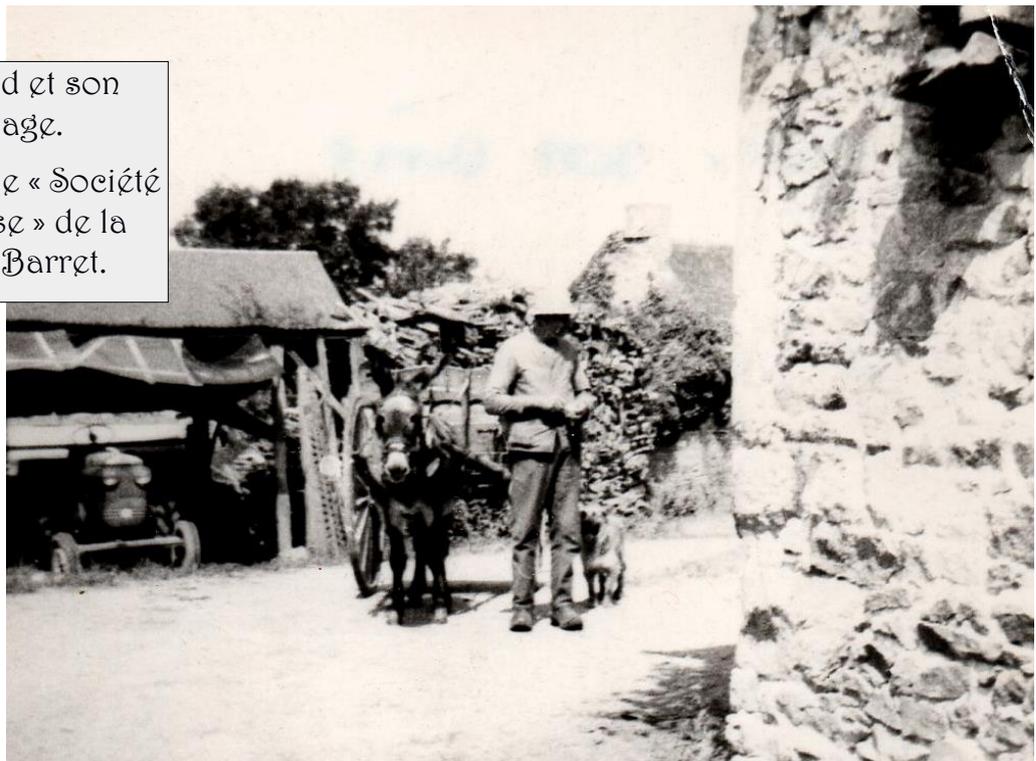
Georges Magner était LE modèle du brave homme : tranquille, appliqué, sérieux, serviable, et à l'occasion, sachant éclater d'un rire sonore...Il s'était marié assez tard et était le seul artisan du village : charron. Son atelier existe toujours, au N° 3. Avec la scie à ruban, l'établi et les divers outils à main ; ciseaux, gouges, rabots de toutes tailles et formes. Quand il entreprenait un chantier, on ne comptait pas le nombre de

mesures qu'il prenait et reprenait, mais au final, votre fenêtre, barrière, ou carriole vous allait comme un gant ! Un fini qui vaut à certaines de ses fabrications de tenir encore et toujours, un demi-siècle après lui ! On lui doit le bel aménagement intérieur du Tube Citroën de René Chaumeton en camion de "la Coop», devant lequel enfant, j'ai découvert ma première vocation : devenir un jour épicier...pour pouvoir manger à volonté du chocolat noir Poulain...un luxe pour nous !

Le maître du bel ouvrage, à mes yeux d'enfant, c'était Georges ! Au coin du feu, pendant les veillées, j'essayais de l'imiter, armé d'un couteau, sur une branche de frêne...

Son atelier avait une annexe, au sous-sol de la maison N° 4, où demeure toujours Lucie : une raboteuse-dégauchisseuse qui faisait -et fait encore parfois- grand bruit, jolis copeaux aux arômes de chêne, et beau travail ! Je l'admirais et je n'étais pas le seul ; les hommes ou femmes du coin s'arrêtaient pour bavarder un moment, en ce centre du hameau... Pendant ce temps, les vaches de Cyprien se débrouillaient pour rentrer seules à l'étable et "le Grand", du haut de sa silhouette, allumait et rallumait sa cigarette roulée au papier job et tabac gris...Sur ces entrefaites, Richard ou Maurice arrivaient, et c'était reparti pour un tour !...

Le Grand et son
attelage.
À gauche le « Société
Française » de la
famille Barret.



Été comme hiver, Robert Dumery portait une éternelle veste de coutil gris sombre...

Baby-boom et vieux légumes...

Comme on a fait le tour du Poux, on revient chez nous, au N° 1, où habitaient dans l'après-guerre 4 personnes avant que ne déboulent les hordes du baby-boom, soit chez nous : un garçon puis quatre sœurs, entre 52 et 59.

En 1950 donc, Fernande ses deux parents, et son grand-père aux grands pieds !

Les deux hommes décédèrent en 1950 et 1953. Entre temps, mes parents, jeunes mariés, s'étaient installés dans cette maison, où Mlle Lagrange fumera encore et encore lorsqu'elle viendra "nous mettre au monde". Cinq enfants sont nés au Poux !

La petite ferme de 9 ha va passer à une vingtaine en 1954, achat, à 100 000 F/ha !

Comme tout le monde, on exploitait des parcelles dispersées au gré des héritages et des partages, dont le stupide "droit d'aînesse"...

On cultivait tous les "grains", on dit aujourd'hui "céréales" ; du froment (blé), variétés "Vilmorin 27", puis V 53, orge, seigle, avoine, de quoi alimenter une petite journée de battage. Puis on faisait moudre du grain à Boisset, écraser l'orge au concasseur du Louis Boudet pour en faire du "brut" pour nourrir le bétail et surtout les cochons...La soupe qu'on leur servait utilisait l'eau grasse de la vaisselle (sans aucun produit détergent !)...Evidemment, nos grognons animaux se faisaient vraiment du lard !

Et le recyclage des déchets était déjà un fait concret !

De l'avoine pour les 2 chevaux, Bijou et Venise, ainsi que pour la basse-cour : à peu près tous les palmipèdes et gallinacés possibles.

Une pleine basse-cour !...

Les lapins, fauves de Bourgogne ou géants des Flandres aux yeux rouges vivaient dans leur "écurie", comme les cochons ou les brebis et leur suite...Il y avait aussi "l'écurie des veaux", celle des vaches, bigarrées à cette époque "pré-charolaise".

Tout de même enfin, la bien nommée écurie des chevaux, avec de hauts râteliers et mangeoires, que l'on nommait "crèches".

Une partie des poules vivaient exilées à l'année dans nos 3 ou 4 poulaillers champêtres en pierre, dont un seul subsiste, en piteux état, aux Pontys. Ce glorieux établissement, plus que centenaire, nous supplie de lui accorder un peu de mortier et de tuiles !

Comme dit Fernande : "ça débarrassait nos charrières !" En allant garder les vaches, accompagnés de l'inévitable "Gitane", on portait aux poules leur pitance et on ramassait les oeufs...en laissant toujours un "gnô dans la gnasse", pour inciter ces dames à la ponte !... Certes, il fallait les "découassiner" parfois...

Gare encore à la méprise entre les oeufs frais et "le gnô" !

Et à ne pas faire l'omelette en chemin !

L'œuf, en galettes, en omelettes, était une base de la nourriture, avec les pommes de terre et, plus anciennement, les châtaignes. Heureusement, il y avait la farine de froment pour faire le pain...

On chauffait le four une ou deux fois par semaine, jusque dans les années 50.

On mangeait beaucoup de soupe, dès le matin après le pansage des animaux...

Pendant les réquisitions de l'occupation, le blé manquait, remplacé par le seigle, ce qui donnait le "pain noir", de sinistre mémoire... On peut comprendre pourquoi le pain, parfois artificiellement blanc des années 70 a tant séduit !

Avant de semer "le grain" (blé), soit après les légumes, soit en ayant retourné une vieille prairie, on devait "arpeler" au croissant ("goujard") toutes les haies autour du champ ! Et des haies et des arbres, il y en avait beaucoup, avant les remembrements et les bruyantes tronçonneuses ! Pour abattre un chêne au passe-partout, on y réfléchissait à deux fois !

Le triticale, nouvelle céréale qui associe les qualités du blé et du seigle, ne sera créé par les généticiens de l'INRA de Clermont Fd-Crouel qu'en 1970.

La viande et même le porc (si possible vendu à la foire) étaient un luxe dominical, chez nous jusqu'en 65-70, sauf en période de battage. Ah "la Batteuse", bien plus qu'une grosse machine, elle mériterait des chapitres entiers...

Un plein champ de légumes !... Au moins 7 boisseaux* ...

***Boisseau** : ancienne unité de mesure de surface, dérivée du double décalitre en bois, unité variable d'une région à l'autre, selon la quantité de graines de froment nécessaire pour ensemer une surface donnée. Chez nous : 1 ha = 10 boisseaux !*

En plus des prés et pâtures où on emmenait les vaches, les rentrant le midi pour faire téter leurs veaux, il y avait bien sûr, un "grand champ», soit 7 ou 8 "boisseaux" de légumes. Betteraves, raves, pommes de terre (lâ trofiâ), haricots à rames dits Soissons, choux-raves, maïs à couper en vert à la faucille, sarrasin dit "blé noir", à faucher avec la faux à griffes, carottes à lapins et d'autres "à manger pour le monde". Le tout, "fait main" bien sûr : à part l'araire pour ouvrir les raies de patates et la piocheuse pour "les chausser" en billons, derrière le cheval.

Une paire de chevaux était nécessaire pour tirer avant les semis, la charrue-brabant, pourtant à un seul soc ; j'ai fait ainsi, vers 3 ou 4 ans, mes armes de paysan, à trotter dans la raie du labour, les guides sur le cou, tenant plus ou moins les mancherons... Mon père ayant choisi un secteur bien plat et sans rochers...

Ma mère se méfiait de l'arracheuse Mc Cormick à patates : "c'est qu'il fallait courir derrière : ça les épalanchinait partout !"

Un avantage du champ de légumes était de sarcler le sol, avec les outils à main, ou ensuite à traction animale : on luttait ainsi contre des adventices redoutables, comme le chénopode blanc (farinô), le rumex (les môles), ou les chardons (échaussides)...

Les herbicides pour les céréales ne sont arrivés que dans les années 60, vêtus de jaune : les fameux colorants nitrés, dont on n'a pas ou mal, expliqué la nocivité pour l'environnement, ni pour l'utilisateur, aux mains jaunes chaque printemps ! On a souvent sur-dosé à l'époque ! Bizarrement, alors que des progrès environnementaux extraordinaires ont été accomplis depuis, on les a également très mal expliqués !...Donc prêté le flanc aux soupçons et aux lazzis...

Mais ceci est encore une autre histoire !

Et le Grand, dans tout ça ?...

Je vous entends réclamer à cor et à cris des nouvelles du "grand Robert Dumery" !...

Ce cher homme habitait avec sa tante, au centre "du Clos", mais son étable, sa cave à betteraves, et ses outils étaient au beau milieu du Poux, ce qui faisait que l'homme arpentait plusieurs fois par jour, juché sur ses immenses compas, les 300 mètres qui séparaient ses deux ou trois "établissements"...

Les jaloux disaient « il s'ébalâte » ! Lui, le paisible se moquait bien des quolibets !

Son étable n'était pas électrifiée : il faisait son travail "de jour" ! Lorsqu'un vélage nécessitait le recours au vétérinaire de Chambon, c'était toute une affaire de lampes électriques : le Grand éclairait vaguement le travail du "véto" ; la couture d'une césarienne était un exploit ... Mais, comme les miracles existent, dixit notre vétérinaire humoriste, Robert n'a jamais connu la moindre infection post-opératoire !

Personnage haut en couleurs et haut sur pattes. Il était tout en jambes, vêtu en toutes saisons d'un pantalon bleu-blanchi, "petassé" par ses tantes, surmontant largement les sabots : ses vêtements étant inévitablement trop courts pour lui. Les sabots étaient adaptés à la stature : du 47, faits-main, par le sabotier de Sannat, L. Delage. Pour être plus isotherme, Robert glissait un peu de foin comme semelle au fond de ces bateaux de bois et cuir. Lui portait des chaussettes, ce qui n'était pas le cas de tous : on marchait souvent pieds nus en sabots !

Résolument adversaire du "progrès à la sauce agricole", le Grand liait avec application - et avec un joug, ses deux vaches de travail et les dirigeait à l'aiguillade. Un spectacle qui allait durer jusqu'en 64-65 ! Robert avait la malice de railler les outils modernes : "la batteuso-meissuneuso" au lieu de la moiss-bat...

"Alors, la Jacade, vous prendrez bien un petit coup d'émouchine" !...

Les deux paisibles bovins avaient des "pampilles" devant les yeux pour éloigner les mouches ; le Grand complétait, en cas de chaleur, ce dispositif contre les taons par une bonne application d'émouchine, à odeur âcre, très reconnaissable...

Et la carriole, le tombereau ou la herse suivaient sagement l'attelage.

Sans jamais le demander, notre Robert appréciait le service des voisins équipés de tracteurs, lorsque le temps pressait ou que le chantier rebutait l'homme et ses deux vaches. Il arrivait sur place et fumait paisiblement, bénissant le chantier et l'agitation d'un geste de ses immenses bras ! Mais il payait toujours de retour en bons services ; sa haute taille était appréciée pour charger le foin en vrac, et plus tard en bottes. Au déchargement des carrioles, il était sur la voiture ou dans une "trappe" pour surélever les fourchées.

Il n'avait pas son pareil pour "chiner" (taquiner) les femmes lors des batteuses ; c'était un joyeux luron et un "vieux garçon", qui parlait avant tout Patois. Il vivait heureux, malgré la taille modeste de sa ferme...

Il était de toutes les fêtes et sa bonhomie malicieuse irradiait le village.

Sur le tard, il achètera une bourrique, plus maniable et moins gourmande que ses vaches...

On se souvient de cet attelage homérique : Sheila, la baude, démarrant lentement entre ses brancards, Robert suivant de près le petit tombereau, prêt à s'y "échalabreter" (monter) ; la chienne Muguette, d'un jaune douteux se glissait entre les roues pour mordiller les pattes de "petit cheval", lequel accélérât soudain, au moment où l'homme hissait son grand corps sur l'engin, avec banc en planche. Il criait en Patois : "douçamin, douçamin" ! Rien n'y faisait : les trois protagonistes têtus de ce tableau le reproduisaient à l'infini, pour le plaisir enfantin et jamais méchant des spectateurs !...

Robert, son
tombereau et sa
chiennne Muguette



Robert toujours habillé de sa grosse veste, laissait se consumer ses cigarettes roulées dans du job, ou encore, fumait sa pipe... Il devisait doctement avec ses amis de leurs souvenirs d'Allemagne...Lorsqu' arriva le temps où, hélas, justement il a cassé sa pipe, en 1993, je me suis dit qu'une page s'était tournée : un des personnages les plus truculents et décalés de notre enfance s'en était allé !

Le Clos...

Au Clos, modeste hameau comparé au Poux de l'époque, le Grand cohabitait avec sa tante Marie, excellente cuisinière*, qui officiait aux batteuses et aux noces locales. Puis, la Tante Lucie ayant cédé son café d'Evaux (ah, l'apéro chez "la Lucie Dumery", un must !), elle est venue habiter au Clos, prendre la succession de sa sœur, et nourrir dignement notre Grand Robert !

Cette maison, autant qu'il m'en souviennne, a toujours compté 2 habitants.

En face, c'était "chez Richard", la maison Aubert. Une famille de 6 personnes en 1950 : Le grand-père, Jean Chassagne, avait été blessé à la grande guerre. Il avait perdu son fils Rémi, en 43. Restaient ses deux autres enfants : Georges, et "la Marthe", qui avait épousé, comme on se souvient, le fils de "la Mariande", Richard Aubert du Poux,

encore un brave homme cher à mon souvenir. Ils avaient deux enfants : Bernard, qui deviendra "notre Secrétaire de mairie "... 40 années à marquer l'Histoire de notre commune, puis sa sœur Simone, née en 49...

** La Marie, la zayo trabvailla dei lâ grandâ meizu ! Elle avait travaillé dans les grandes maisons !*

Évidemment, les deux maisons neuves des petits-enfants Aubert n'existaient pas dans les années 50, et le chemin qui monte au-dessus de chez Richard, vers les Pontys - et notre fameux poulailler, était "un rocher », pavé de glace en hiver, cahoteux et funeste pour les voitures de foin en été ! On le descendait au pas...

Retournons vers le "bas du Clos" : 2 autres familles en direction du pont sur la Noisette, vers Samondeix. Ce petit pont a été submergé en octobre 1960 ; pour aller à l'école de Sannat à pied, Jean Noël a dû nous porter sur des dizaines de mètres...

Que d'eau, que d'eau ! Digression : 2 m de crue de la Creuse au même moment dans Argenton s/Creuse !

Au bas du Clos d'abord, sur la droite (actuellement chez Bernadette et J Claude Barret) : les frères Chirade. Maurice, l'aîné, revenu de captivité en Bavière, puis Milou (Émile). Il avait aidé mon grand-père Henri à réparer le poulailler des Pontys durant la guerre de 40... Et il sera un des tout- premiers à avoir une télé, Pathé Marconi, dès la fin des années 50... J'étais invité à aller chez eux voir "la Piste aux Étoiles", avec Roger Lanzac, le résumé du Tour de France en Juillet, et quelques matchs de foot... déjà le Réal de Madrid des Di Stephano, Jento et Kopa !

Ou le gardien Lev Yachine pour l'équipe d'Union Soviétique, ou bien le jeune Brésilien Pelé, qui a toujours fait beaucoup de misères "aux bleus".

Plus tard, adolescent, je roulerai leur bois ou ferai quelques travaux divers pour les Chirade...

Puis mes parents seront fermiers sur leurs 12 ha quand ils prendront leur retraite dans les années 60...

Encore un lien entre le Clos et le Poux : le Creux de Fontarle !

Durant mon enfance, la famille Chirade comptait 3 personnes : les 2 "vieux garçons" et leur mère, Gustine... elle savait "piler" le foin dans les voitures...

Au pignon de leur maison s'engage maintenant un chemin très carrossable, qui mène au Puylat Ce n'était pas du tout le cas à l'époque : pour arriver au "Creux de Fontarle", que l'on vienne du Poux, via la Fontaine, ou du Clos, on "s'embégeait" (s'embourbait) à tout va ! De la boue, encore, presque en toutes saisons dans ces chemins creux.



Grande lessive
au Creux de Fontarle,
encore en 1983.
Un peu frais ce matin,
n'est-ce pas Fernande ?
Heureusement,
elle a mis ses gilets !

Incroyable : notre Fernande de mère, qui a pourtant été, vu sa nombreuse maisonnée, une des premières équipées d'un lave-linge (on disait : "une machine", puisque c'était le seul équipement électroménager), a continué, à laver son "gros linge" au Creux, jusqu'en 1983 ! Alors qu'il fallait porter tout le matériel, grâce à un "jus" (joug) sur les épaules, dans ce chemin infernal ! Et parfois, dégeler la surface du lavoir en plein hiver... Notre cher tyran domestique ("le Freu", ma grand-mère) veillant à ce que l'on ne mette pas n'importe quoi dans la Laden !

Tout au bas du village du Clos demeuraient les Bonneau. Une modeste ferme et 4 vaches. Auguste, le père, qui avait perdu un fils, Francis, dès les débuts de la guerre en 1940. La mère ne s'en n'est jamais remise ; elle décéda en 42.

Reste Marcel, le fils cadet : encore un discret et brave homme... "Brave" à l'époque, signifiant "bon", sans connotation péjorative !

Petite anecdote : le hameau du Clos est en pente et en virages ; ma mère, cycliste apprentie, dévalait un jour de 1940, la petite route gravillonnée, et garnie de nids de poules, sur le vélo prêté par Maurice Chirade. La voyant surgir alors qu'il sortait des bêtes, le Père Bonneau s'écria : *"eh la la pôro, m'vedio" !...* Le veau s'est bien sorti de ce conflit, mais la jeune cycliste eut droit à de belles écorchures ! Genoux, coudes et mains "couronnés" !

La Chaize (la Chiézo)

Pour terminer -provisoirement- la revue de l'immense agglomération de nos trois hameaux, allons jusqu'à la Chaize !

Une seule maison habitée en 1950 : la ferme Lotte, exploitée par la nombreuse famille Barret. Deux enfants parmi les aînés étaient déjà partis vivre leur vie de couple :

Marie, l'aînée de la fratrie, et Augustine, dite "Titi".

En tout, cette grande famille comptait 8 enfants, nés entre 1921 et 1943 : 5 filles et 3 garçons, dont 4 sont encore aujourd'hui nos bons voisins et amis de toujours.

Le père Eugène Barret, était venu s'installer ici comme métayer en 32. Il avait vécu en l'année 1916, les horreurs de Verdun et en resta profondément marqué, jusqu'à la fin de sa vie, en 1947 !

Sa femme, c'était Alphonsine Picard (on l'appelait "la Fonsine") ; avec ses enfants non encore mariés, ils vont habiter et exploiter la Chaize jusqu'en 64.

Si on regarde attentivement les actes officiels, en 1950, la Chaize comptait une autre maison en 1950, et un autre habitant : Raymond Aubert... En fait, comme on l'a vu, son emménagement nocturne et houleux n'a eu lieu que vers 55 ! En tout cas, son activité de charron-forgeron-scieur de bois et entrepreneur de battage était à la Chaize. Sa maison et les dépendances sont aujourd'hui la propriété de Benoît Maletterre et Elise.

A l'époque, c'était un vaste... chantier permanent ! Va et vient de tout le monde, pour le bois, le fer, les outils, les machines, la rigolade !...

La veille du départ de la batteuse : tout est (presque) prêt !

Bon comme le pain, bon vivant et courant partout, en mobylette, tracteur ou traction avant repeinte en bleu, et par lui baptisée : "l'oiseau bleu", Raymond était sans conteste un original toujours ouvert et généreux. Toujours entouré d'une nuée de voisins et amis. On ne peut imaginer l'effervescence qui régnait là, la veille du départ de la batteuse... Car bien sûr rien n'était prêt, puisqu'on ne partait "que" demain...enfin, cette nuit !

Toute l'après-midi, dans cette ruche, certains nettoyaient, d'autres graissaient, criaient, sciaient, forgeaient, rabotaient... Le tout en grand bruit, bonne humeur et éclats de voix -en patois bien sûr ! Chaque moment important était dignement fêté, notamment le démarrage du Lanz bleu, tracteur d'époque, monocylindre dont la mise en route, après des mois d'inactivité était un moment fort...et fort pétaradant !

Peu à peu, remis sur selle, les éléments du train de batteuse se mettaient en place derrière le Lanz : d'abord LA star orange, une Merlin N° 7, fabriquée à Vierzon. Massive et imposante, elle allait battre des grains tout l'automne, jusque dans l'Allier, où justement l'équipage allait ce soir. Derrière, on attelait la presse à paille, puis "la petite remorque" qui trimbalait l'intendance : carburant, tuyaux et outils divers...

Société Française
Merlin, Lanz,
Mc Cormick
grandes marques
du machinisme
agricole
Après-guerre



Au soir tombant de cette fin d'été, tous se séparaient, débordant de souvenirs inoubliables... Le commis Fernand, dit "Chaché" avait pris le volant, et vogue l'aventure, au rythme lent des roues ferrées de "la belle en orange" ...

Raymond cahin-caha, suivait à pied, se tenant près des goulottes à grain, à l'arrière de la machine... Il méditait à voix haute, toujours en Patois ... "oh mâ no !"...

Demain, son glorieux matériel irait s'installer, pour 3 ou 4 jours entre les grands bâtiments de la ferme d'un marquis dans l'Allier... Raymond les connaissait tous ! Mais que de belles histoires simples et savoureuses cet homme nous a-t-il rapportées, lorsqu'il revenait en octobre, pour battre les récoltes de ses voisins !...

Denis NICOLAS